

ETC



Jeu de sociétés

Lise Lamarche

Volume 1, numéro 1, automne 1987

Réalité québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarche, L. (1987). Jeu de sociétés. *ETC*, 1(1), 23–24.

Jeu de sociétés

« **L**ongtemps, je me suis couchée de bonne heure», me demandant si je devais utiliser le *nous* ou le *je* dans ce texte que *ETC Montréal* me prie de laisser tomber le 1^{er} juillet (jour de la Confédération. Tiens donc !). Autant avertir le lecteur pressé : la question n'est pas résolue et c'est peut-être une des clefs de l'identité (québécoise) que cette suspension ou cette indécision - toujours provisoire, sans cesse recommencée - entre la cohérence personnelle et l'adhésion à une communauté.

Laissons à d'autres corps professionnels le soin d'analyser en finesse et en statistiques (s'il le faut) les questions d'identité nationale. Pour l'heure, mon je nous s'installe sur la page pour causer de choses et d'autres, par exemple d'appartenance.

La patinoire

L'art contemporain québécois ou canadien - «c'est pareil» comme dit la voyageuse de Clémence - fonctionne à l'international, en modèle réduit. Banalité. Cliché. Miroir aussi, et rappel de quelques évidences qu'une tradition hagiographique nous empêche parfois de voir. Ainsi l'identité québécoise de l'art contemporain serait à chercher du seul côté de l'artiste qui dûment inscrit dans une région administrative devient admissible aux programmes de subvention et acquiert ainsi un passeport pour l'éternité. L'autre moyen de contrôle consiste à sonder l'iconographie et retracer les marqueurs incontournables de l'ancrage territorial. Paysages de Charlevoix, neige et cabanes à sucre sont de sûrs indices du *made in Quebec*. La non-figuration aurait pu faire échec à ce repérage, mais les grands formats, l'ampleur du geste et le coloris d'automne nous ont permis de garder nature notre Riopelle. Plus récemment, une Montréalaise en exil volontaire à Ottawa a placé la peinture locale sous le signe du «plaisir ou même (de) la jouissance», croyant se faire détester des autochtones par cette déclaration! Diable! Good Lord! Des esthéticiens ont écrit que «l'art pense» et voilà que la peinture jouit... What does Quebec want?

La position

Modèle réduit de l'art international, disais-je, sans vouloir nous vexer. Qu'y a-t-il en effet de québécois dans notre division du travail artistique? Nous avons des artistes québécois - des répertoires du ministère nous le confirment - qui font naturellement (!) des œuvres québécoises exposées dans les musées et les galeries de l'homme d'ici, des œuvres dont on parle, un



Photo: P. Ayot

peu, si peu, dans les quotidiens, dont on parle un peu plus dans les revues culturelles, à l'université et à Radio-Canada. Des lieux fixes (bien que nos musées aient la bougeotte. Suivez-nous toutefois en Allemagne, en Belgique, en Italie, à la recherche du modèle de l'année) et des lieux fluides (j'ouvre trois galeries, j'en ferme deux; je crée huit périodiques, je regarde sombrer *Vie des Arts*, j'ouvre *Parachute*; j'organise une exposition dans un immeuble désaffecté, tu en es à ton quatrième *Interface*; vous êtes du jury «Exposer à New York ou à Paris»; je vis dans un comté de l'Opposition, nos amis sont des fonctionnaires nouvellement en poste).

Bref, je-nous a une structure, un «espace de jeu» comme dit Bourdieu lorsqu'il veut être compris. Mais le monde est bien petit et la crise d'identité d'autant plus aiguë. Qu'on en juge par ces trois semaines exemplaires :

— Je suis une artiste de la relève, inscrite à la maîtrise en arts visuels de l'une de nos universités («forget about McGill»). Je signe une pétition pour qu'on donne priorité aux aînés dans l'attribution des locaux. Les jeunes du premier cycle veulent nous déloger. Plus de respect. Je fais une demande de bourse de projet au Conseil des Arts en souhaitant que mon directeur de thèse veuille bien me faire une lettre de recommandation et qu'il remplisse aussi le formulaire attestant que

je suis inscrite à temps plein, pour l'impôt et le prêt-bourse du Québec. Je suis conservatrice invitée pour l'exposition de mes co-locataires d'atelier rue Notre-Dame. J'en ferai un compte rendu pour une revue d'art de Winnipeg, article que je devrai traduire dans l'autre langue officielle.

— Je suis une vieille artiste de trente-trois ans, une «has-been» des années 80. Trop jeune pour faire partie du jury des bourses A. Heureusement. J'ai trois autres jurys : à Montréal, en région et pour la Banque. Des galeries parallèles m'ont demandé de faire partie du comité d'administration, de collaborer à leur encan annuel, de faire une affiche. Trois étudiants en histoire de l'art viennent à l'atelier cette semaine : l'un pour me faire parler de mon «vécu de femme-artiste» (ouach !); les deux autres pour établir une grille de lecture de mes œuvres sur papier exécutées entre le 3 et le 27 août 1984 et faire des corrélations avec mon biorythme (re-ouach!). Quand j'aurai écrit les deux lettres de recommandation pour des artistes de la relève, répondu au Musée que je suis d'accord pour une rétrospective en 1991, je me propose d'aller travailler à l'atelier.

— Je suis professeure d'histoire de l'art à l'université. Je dirige deux mémoires «théorique-pratique» et je dois attester que les deux candidats sont étudiants à plein temps, l'un sur la Côte d'Azur, l'autre à San Francisco. Pourquoi pas ? Le CRSH me demande d'évaluer le manuscrit de X sur un sculpteur traditionnel et je dois faire un compte rendu de *Stations* pour une revue d'art malgache. J'ai essayé d'éviter que X et Y n'aillent faire une entrevue avec une artiste pour connaître sa pratique et faire sa carte du ciel. Rien à faire. Ça va encore me coûter un dîner avec l'artiste pour lui faire avaler la pilule du vécu... Je dois absolument aller à Kassel, Paris et Venise cet été, question de préparer mes cours et d'en être, de ce milieu - que

dis-je ?, de ce «champ» comme écrit Bourdieu quand il veut faire savant. Ah oui ! répondre aux trois directeurs de galeries ulcérés, qu'un jury d'incapables a ramené leur subvention de 4 000 à 3 500 \$. Un projet à long terme, dites-vous ? Oui, demain. Si j'ai le temps.

La passe

Fini le temps des positions nettes et cloisonnées. La mode est au caméléon affairé et bienheureux.

Notre je-nous paie des taxes fédérales et provinciales. Que nous revienne notre juste part. Notre je-nous artiste vit à New York, à Paris, à Rome, même aux îles Comores. Le Québec rayonne, à l'insu d'Ottawa. Si la GRC devine le secret, nous n'avons qu'à dire à haute voix que nous sommes CANADIAN. Qui pourra nous contredire ?

Si la courte vue prend le pouvoir, non seulement suis-je québécoise, mais encore puis-je me dire de la Gatineau, de Charlevoix, de la Montérégie et même de la région de Laval.

L'art québécois, mes vieux, sait naviguer ou faire le pont entre l'Amérique et l'Europe. Notre je-nous ne sait plus où s'ancrer. C'est tout. FLUCTUAT NEC MERGITUR².

Lise Lamarche

NOTES

1. Cf. Jocelyne Lepage, «Les pieds dans les plats», *La Presse*, 10 mai 1986.
2. La devise finale nous a été fortement suggérée par la mairie de Montréal. Mon groupe attend une subvention du CACUM. Si on nous la refuse, nous irons AD MARE USQUE AD MARE et ce jusqu'au jour où le président des Amériques du Nord et du Centre me convoquera à Washington pour recevoir la médaille du libre échange (The Eagle Band) au nom de je-nous.